

HUMEUR

DES SUPPORTERS
FRANÇAIS À NANTES,
LORS DE FRANCE-
ESPAGNE (0-2).

FOOT
DES LARMES
ET DES HOMMES

Une rupture douloureuse ? Leurs yeux restent secs. Un penalty sifflé dans les arrêts de jeu ? Les voilà qui pleurent comme des Madeleine. Le foot serait-il le dernier bastion des émotions masculines ? Attention, sujet sensible.

PAR ALISON TERRIEN

DÉPUIS LA DÉFAITE DES BLEUS FACE À L'ESPAGNE, le drapeau est en berne à la maison pour cause de deuil national. « Je coupe Internet pour trois jours », a décrété Robin, mon mec, au bord des larmes. Un chagrin à la mesure de son investissement. Car depuis le 11 juin, il vivait à l'heure américaine. Cinquante-six matchs à son actif sur les cent deux disputés jusqu'à l'élimination, avait-il comptabilisé, partagé, entre une étrange fierté et un touchant éclair de lucidité sur son manque de sommeil. Cinquante-six nuits d'émotions fortes, et pas une qui m'ait concernée, moi qui ne rate aucun match des Bleus. En 2018, on m'a vue de toutes les diffusions, drapeau tricolore sur les joues, à nourrir une passion déraisonnable pour Raphaël Varane. Mais lui a tout regardé. Y compris ces affiches de premier tour qui ne donnaient envie à personne.

Pour mener à bien son projet (stupide), il se couchait à l'heure de Los Angeles, vivait décalé de sept fuseaux horaires sans jamais avoir quitté Paris. Au réveil (car, croyez-le ou non, il dormait), c'était un homme terrassé ou en liesse qui me donnait des nouvelles du front. Une qualification le transportait, une désillusion l'anéantissait et, entre les deux, tout un nuancier d'états que je ne lui connaissais pas – et auquel, malgré mes années de service en tricolore, je n'ai pas tout à fait accès. Nous sommes nombreuses à exulter devant un match tout en restant au seuil de ce vertige-là. Il suffit de lever les yeux de son propre canapé : le mal est collectif et saisonnier. Tous les deux ans, l'Euro et la Coupe du monde, les hommes de ce pays semblent se souvenir qu'ils ont... des sentiments. L'an dernier déjà, au lendemain de PSG-Inter Milan, je m'étais penchée sur la question : j'avais passé la finale de la Ligue des champions à observer des hommes s'étreindre, s'embrasser le crâne et pleurer sans se cacher. Un an plus tard, même spectacle. Alors que, le 26 juin dernier, je regardais France-Norvège dans un rade parisien, des hommes s'émouvaient de nouveau autour de moi. J'ai attrapé au vol la confiance d'un voisin de table : « Je n'ai pas pleuré le jour de mon mariage, mais j'ai pleuré pour du foot. »

LE FOOT SERAIT-IL LE DERNIER BASTION DES ÉMOTIONS MASCULINES ? Le seul territoire où ces petits êtres sensibles peuvent pleurer et s'enlacer sans risquer de perdre leur virilité au passage ? Restait à documenter ma suspicion. À en croire une statistique qui tourne en boucle sur les réseaux depuis le début du Mondial, les hommes pleureraient quatre fois plus pour le football que pour une rupture amoureuse. Plus sérieux : en novembre, le chercheur chilien Francisco Zamorano publiait une expérience dans la revue « Radiology ». Le principe : faire passer un IRM à soixante supporters pendant les matchs de leur équipe. Au moment du but, s'allume le circuit de la dopamine, celui de la nourriture, du sexe et des drogues, doublé des zones liées à l'identité sociale, d'où la joie, les larmes et ces inconnus qu'on enlance. Rien d'étonnant. On fabrique depuis toujours des garçons à qui l'on interdit les larmes, qui deviennent des hommes

Pleurer,
d'accord, mais
en chœur, en
public, en
présence d'un
drapeau et d'un
ballon...

à qui l'on en concède l'usage exceptionnel : cérémonies nationales, enterrements solennels et victoires sportives. Pleurer, d'accord, mais en chœur, en public, de préférence en présence d'un drapeau et d'un ballon. Clément, un copain ultra du PSG, me le confirmait l'an dernier : « Deux trucs m'ont fait mal, le PSG et les femmes. J'ai du mal à me sentir écouté ou compris avec les gens. Devant un match, tout le monde est là pour la même chose. »

REPRENONS LE CAS DE MON NOCTAMBULE. Fervent supporter de Lorient – club qui porte son lot de tourments –, il a appris très tôt que le foot rend rarement l'amour qu'on lui donne. Même topo pour les aventures des Bleus. La finale de l'Euro 2016 perdue face au Portugal ? « Plutôt crever que de revoir une image du match. » Dans l'autre sens, le but de Pavard contre l'Argentine, lors de la Coupe du monde 2018 ? Il s'est évanoui. Il en convient d'ailleurs lui-même : « Dans notre société patriarcale, le foot est peut-être le seul contexte où il est culturellement accepté pour un homme de se lâcher complètement. » Cette année, il s'est même trouvé un tourment de plus. Mon Petit Prono, l'appli de pronostics qui fait trembler les open spaces et autres groupes WhatsApp (trois millions de joueurs au compteur). Il dit que ça lui gâche un peu la fête, contraint de parier sur des favoris qu'il ne veut pas voir gagner. Une problématique lourde, donc. Et son cas n'est pas le plus grave. Un ami me confiait son amertume : dernier de la ligue de son bureau, loin derrière Martine de la compta, qui ne regarde jamais un match et coche tous ses pronos au hasard. Le tout teinté du traditionnel sexisme : « Je suis sûr qu'elle triche et que c'est son mari qui les remplit. » Alors, le foot, dernier bastion des émotions masculines ? Mon dossier est accablant, je le referme ici. Non sans un dernier aveu : au lendemain de la demi-finale, pour moi aussi, la gueule de bois fut rude, mais rendez-vous dans deux ans, à l'Euro. Car le mal, en plus d'être saisonnier, est contagieux. ●